L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureaux: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 2 septembre 1912.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	76	22
Midi.....	88	28
3 P. M.....	88	28
6 P. M.....	90	29

Les difficultés Balkaniques.

De quelque côté qu'on l'envisage, à l'intérieur comme à l'extérieur, la situation en Turquie est incontestablement assez grave: il y a la révolte albanaise, qui était un sujet sérieux de préoccupations; les tiraillements qui se manifestent, au sein du nouveau gouvernement, le désaccord visible parmi les membres du cabinet; les menées du Comité qui ne se résigne pas à se voir du jour au lendemain dépossédé du pouvoir; la guerre avec l'Italie, pour laquelle une solution acceptable ne se laisse pas découvrir aisément; les escarmouches incessantes sur la frontière monténégrine; les relations plutôt tendues vers la Bulgarie.

Que de points noirs, que de dangers! Un seul de ces dangers suffirait, dans les circonstances normales, à occuper et préoccuper les dirigeants de Constantinople. Quand tout cela se présente à la fois, on se fait une idée de leurs difficultés, de leurs embarras.

La manière ultra-forte avec laquelle l'ancien gouvernement, centralisateur à outrance, s'obstinait à traiter l'Albanie, ne pouvait pas donner de bons résultats. Mais il ne faudrait pas croire que les résultats seraient meilleurs, si l'on lâchait, du jour au lendemain, complètement la bride aux Albanais. Les événements de ces jours derniers le prouvaient jusqu'à l'évidence. L'audace et les exigences des Arnautes croissaient à mesure qu'ils sentaient les autorités turques faiblir. Uskub est en leur pouvoir; les plus exaltés d'entre eux parlaient de marcher sur Salonique.

Le gouvernement ottoman devait faire aux Albanais d'importantes concessions. Il semble l'avoir compris, puisque les dernières nouvelles nous annoncent que l'apaisement se fait. S'il dure, ce sera, pour le gouvernement, un important souci de moins.

Mais pendant ce temps, les nouveaux ministres sont en désaccord: aucun homme d'Etat ne semble désireux d'accepter le portefeuille de l'intérieur. Ces hésitations se comprennent de reste: ce ministre, quel qu'il soit, aura la tâche fort pénible de renouveler tout le corps des gouverneurs de province et sous-gouverneurs qui, nommés par l'ancien ministère, lui sont, presque partout, restés fidèles. Le grand vizir et aussi Hilmi pacha sont accusés par certains de montrer trop de ménagements aux membres du Comité. Si ces tiraillements continuent, il parait difficile que le cabinet puisse durer bien longtemps.

Quant aux pourparlers de paix, ils se heurtent toujours aux mêmes obsbtacles: la difficulté de faire accepter aux Turcs l'annexion de la Tripolitaine et de la Cyrénaïque. Il y a, de part et d'autre, un désir visible d'arriver à un compromis. Mais comment trouver les bases de ce compromis.

Sans qu'il faille prendre au tragique les petits engagements qui se livrent sur la frontière monténégrine, on est pourtant bien obligé d'en tenir compte.

Beaucoup plus inquiétant est l'état d'esprit des Bulgares, à la suite des massacres de Kotchana: la haine du Turc, le désir de la guerre depuis si longtemps préparée, se déchainent à nouveau chez ce petit peuple. Il ne faudrait qu'un incident pour que le gouvernement et le souverain fussent débordés.

Puisque les différentes chancelleries vont se mettre à causer touchant la situation balkanique, ainsi que la diplomatie autrichienne les y convie, il y a là ample matière à de nombreux et importants entretiens!

LA CARTE DE VISITE.

Le capitaine Batrachomyopoulos, de l'armée hellénique, rentre chez lui, fatigué de la manœuvre. Il dépose l'uniforme, revêt un pyjama, enfile ses pantoufles et, mollement étendu sur une chaise longue, se délecte déjà des tasses de café turc qu'il va entrecouper de fines cigarettes. "Si l'on vient me demander, dit-il à son valet de chambre, quand ce serait Dieu le père, je n'y suis pour personne." Ce valet de chambre est un brave garçon, pas maladroit, bien qu'il ne sache ni lire ni écrire, mais peu au courant des usages mondains; il y a huit jours seulement qu'il est venu à Athènes et c'est la première fois qu'il se trouve dans une ville. Ravi d'une consigne qui lui promet du repos, car Madame est sortie, il s'en va faire sa sieste sur une chaise de la cuisine. Comme il fermait les yeux, la cloche le réveille. Un visiteur insiste pour voir le capitaine: "Le capitaine n'est pas chez lui. —Si, si, il est chez lui; remettez-lui ma carte". Le domestique, assez perplexe, se décide à frapper à la porte de son maître, bien sûr pourtant d'être mal reçu. Mais à peine l'officier a-t-il jeté les yeux sur le bristol qu'il s'écrie tout joyeux: "Faites entrer, faites entrer!" C'est un vieil ami qui revient d'un long voyage. Les deux hommes tombent dans les bras l'un de l'autre; ils ont mille choses à se dire; les voilà attablés devant des boissons fraiches; toute la maison retentit de leurs cris de joie. Le valet de chambre, dans la cuisine, essaye de reprendre son somme interrompu. Nouveau coup de sonnette. Cette fois, c'est un jeune ménage qui vient faire sa visite de noces. "Monsieur et Madame sont sortis", répond le domestique, fidèle à la consigne. "Vous voudrez bien leur remettre notre carte", réplique le mari, enchanté de l'occasion. Alors, le valet de chambre, avec un bon sourire: "Il fallait me dire tout de suite que vous aviez une carte d'entrée", et, sans plus attendre, certain d'être approuvé, il introduit la visite de noces chez le capitaine en pyjama. Son officier lui a lavé la tête: mais le néo-Athénien n'a pas encore compris pourquoi un même bristol produit des effets différents, ni qu'une carte de visite n'est pas une carte d'entrée.

Moulay Hafid à Vichy.

Vichy, 20 août.

Moulay Hafid est l'homme le plus accommodant. Si le soleil brille, il est content. Si la pluie tombe, il déclare que c'est un bienfait d'Allah. Voilà une philosophie que tous les Parisiens n'ont pas. Il est vrai qu'au Maroc l'eau qui tombe du ciel met la prospérité dans les campagnes et qu'elle est donc bienvenue, même le jour de la Saint-Médard.

Au reste, il fait beau. Le Sultan s'est donc levé gaiement, et puis il a conversé avec son entourage. Il a demandé combien de temps encore M. Fallières dirigerait la République. "Quelques mois seulement", lui a-t-on répondu. Et aussitôt Moulay Hafid a établi des comparaisons entre le sort de M. Fallières et le sien propre, qui lui semble préférable, car dit-il, "je m'en vais, parce que je le veux bien. Lui, il est contraint de partir."

Il a ensuite demandé si M. de Selves serait président de la République. Les familiers se sont regardés, et ont dit: "Peut-être, peut-être!" "Excellent choix, a repris Moulay Hafid, le caïd de Selves est éloquent et instruit".

Il a aussi une grande sympathie pour M. Deschanel et fait des vœux en sa faveur. Mais une vive terreur s'est peinte sur son visage, lorsqu'on a prononcé le nom de M. Clemenceau; il a dit: "Non, non, pas celui-là. Il est comme moi!" Qu'entend-il par ces mots? Il ne l'a point expliqué. Le fait est qu'il estime que M. Clemenceau est comme lui.

Mais il y a une chose certaine, c'est qu'il n'est pas comme M. Clemenceau; en effet, il a mis des chaussettes aujourd'hui pour la première fois de sa vie. Je vous disais bien qu'il était en train de devenir un bourgeois français. On espère que le tailleur lui livrera bientôt le petit costume qu'il a commandé, mais on ne sait s'il se coiffera d'un fez ou d'un chapeau melon, ou bien d'un chapeau haut de forme qui brillera de mille feux.

En attendant, il se promène, enveloppé dans ses voiles. Aujourd'hui, en revenant de boire l'eau bienfaisante, il a appelé ses musiciens et chanté des chansons d'amour. Les chansons d'amour marocaines sont lugubres, si j'en juge par celle que j'ai pu entendre. Ce sont des lamentations désespérées, qu'on crie cependant à tue-tête, et on les accompagne de petits grincements de guitare.

Ayant chanté tout son saoul, Moulay Hafid a déjeuné, et puis il s'est installé devant une table et a manié des louis d'or. C'est une de ses distractions favorites, mais on ne saurait la lui reprocher, puisqu'il distribue ensuite les pièces avec une si merveilleuse indifférence. Il aurait bien pu aussi se faire lire les lettres qu'il a reçues, mais il n'a pas voulu sans doute. Il y en a pourtant des centaines qui sont, pour la plupart, adressées à "Monsieur "(sic)" Moulay Hafid", et l'on pense bien qu'elles contiennent toutes des demandes d'argent. Il suffit de voir les écritures malhabiles pour s'en convaincre.

Toutefois il a une épître désintéressée, c'est celle qu'ont écrite les midinettes d'un atelier de Montmartre, lesquelles ont envoyé aussi un bouquet. Elles ont vu le portrait du Sultan, et le Sultan leur plaît.

Il plait d'ailleurs aussi au chauffeur de l'automobile, ce chauffeur n'a plus qu'un désir, qui est de rester au service d'un maitre si magnifique, et il a supplié M. Oudaillé de le protéger. Puisque le Sultan a acheté une automobile, il lui faudra un chauffeur, n'est-ce pas? Peut-être ce garçon ne réfléchit-il pas qu'il lui faudra aussi des routes.

La villa "Majestic" est enveloppée d'un nuage de fumée. Vous entendez bien que j'exagère un peu, mais cependant tout le monde fume d'énormes et excellents cigares, tout le monde sauf le chambellan Azous, Marocain rigide, qui porte sur les tempes des mèches de cheveux gris en tire-bouchons; mais le secrétaire Mohamed fume, les nègres fument, le Sultan fume, les musiciens fument, et depuis le départ de Marseille on a acheté et brûlé pour mille francs de cigares. Mille francs en quatre jours, c'est beaucoup.

Néanmoins, tous ces fumeurs se portent bien. Seul le docteur Verdon compte se soigner. Il m'a dit hier: "Il n'y a que moi de malade ici". Et il boit l'eau de Vichy avec frénésie. Mais où allons-nous si, sur vingt personnes, une seule est souffrante, qui est justement le médecin?

Ce soir, le Sultan est allé dîner à Moulins chez le préfet. Tous les habitants de Moulins étaient rassemblés pour le voir. Il y a prononcé quelques paroles éloquentes. Il repartira pour Vichy en pleine nuit. Ainsi aura-t-il l'impression de rouler pendant une heure et demie sous un tunnel. Et moi, qui roulerai derrière lui, je me trouverai fort à l'aise, ce qui prouve bien que ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux.

Contre les barbarismes.

En voici un, et dont l'usage est extrêmement fréquent: "inlassable."

Il n'est un politicien dont un camarade électoral n'ait vanté l'"activité inlassable" et l' "inlassable dénouement"

Or, "inlassable" n'est pas un mot français. "Inlassable" n'existe pas, et voilà le premier point.

En outre, ce néologisme, déjà condamnable comme néologisme, a contre lui d'être mal fait. On ne dit pas un "inlettré", mais un "illettré"; un amour "inlégitime", mais "illégitime"; on ne dit pas "inlicite", mais "illicite". Alors, il faudrait dire "illassable".

Mais il ne faut pas le dire. Ce néologisme (ainsi que tous les néologismes) est secondement barbare et premièrement inutile. Pourquoi ne voulez-vous pas que le dévouement de votre politicien soit "infatigable", et "infatigable" son activité?... N'est-ce pas déjà très joli?...

Souvenirs de 1870.

Mme Brada, qui publie ces souvenirs dans la "Revue", était à Hambourg en 1870. Les Hambourgeois ne se consolaient pas encore de leur annexion récente: ils s'exprimaient sur Bismarck sans tendresse et sur Berlin avec mépris. La France avait, au contraire, toutes leurs sympathies; ils, suivaient nos modes, parlaient volontiers notre langue et, quand on célébrait leur belle ville, disaient modestement qu'elle était bien peu de chose comparée à Paris. Ils étaient à cent lieues de s'attendre à la guerre. La nouvelle éclata comme un coup de foudre. Le paysan se montrait atterré, l'ouvrier de la ville s'indignait à l'idée de subir la brutalité de l'officier prussien.

La bourgeoisie fit meilleure contenance; elle acceptait le devoir patriotique, persuadée toutefois que l'Allemagne serait battue, En peu de semaines, tout changea: "Nous serons vaincus peut-être, disaient encore les sénateurs hambourgeois; mais nous recommencerons et cette fois-là nous irons à Babylone." Chaque jour, on signalait la flotte française à l'embouchure de l'Elbe: les servantes en pleurs s'effrayaient déjà des outrages imminents. Un matin, une d'elles s'écrie: "Ah! Madame, qu'est-ce qui est encore arrivé? Il y a des drapeaux plein la rue!" C'était la capitulation de Sédan; les Allemands eux-mêmes pouvaient à peine y croire. Une réaction se produisit aussitôt dans la population féminine. Maintenant que les Français étaient vaincus, on se promit d'adoucir l'exil des prisonniers. Ils vinrent, et l'on s'étonna de leur réserve. Cet étonnement durait encore plusieurs années après la guerre; il régnait jusque dans Berlin où le vieil empereur déployait mille grâces en faveur de nos diplomates. Du ton de chacun se dégageait la question tacite: "Pourquoi les Français ne veulent-ils pas être nos amis?" Les Allemands se le demandent encore.

Babioles.

Entre apaches parisiens:

—Comment, toi, un pur, tu t'es abonné à un journal de modes!

—Que veux-tu? je suis heureux quand je vois des patrons découpés.

En Champagne.

On parle d'un négociant qui vient d'avoir des difficultés avec la justice.

—En somme, il a fraudé.

—Mon Dieu....disons simplement qu'il a manqué aux règles de l'étiquette.

Relevé cette inscription sur une devanture de la rue du 4-Septembre:

"Spécialité de bébés. Fournisseur des Cours étrangères."

LE PROCES CARUSO.

Le 25 août a commencé, devant le tribunal correctionnel de Milan, un procès intenté par M. Caruso. On pense qu'il durera plusieurs jours, car il est embrouillé. La chanteuse Ada Giachetti, qui eut jadis avec l'illustre ténor des relations plus tendres, l'accusait d'avoir, avec la complicité de Mme del Chiaro, directrice de la "Pension Excelsior," intercepté une lettre où un certain Gaetano Loria lui proposait pour l'Amérique un engagement théâtral. M Caruso répondit par une plainte en complot calomnieux, offrant de prouver qu'il avait comblé de bienfaits Mme Giachetti, que celle-ci l'avait trompé avec un chauffeur du nom de Cesare Romati et que tous deux, de concert, lui avaient extorqué par chantage diverses sommes d'argent. Une double instruction fut ouverte. Entre temps, Mme Giachetti ayant déclaré à un interviewer que M. Caruso lui avait volé ses bijoux, celui-ci déposa une plainte en diffamation. La chanteuse riposta par une dénonciation de faux en écritures publiques, le ténor ayant fait attribuer un faux état civil aux deux fils qu'il avait eus d'elle. L'instruction fut longue; elle aboutit sur plusieurs points à des ordonnances de non-lieu. Le juge renvoya M. Caruso et Mme del Chiaro de la plainte pour lettre interceptée, et il renvoya pareillement Mme Giachetti et M. Loria, son agent d'Amérique, de la plainte en calomnie relative à ce sujet. Pour l'affaire de faux en état civil, il constata que le délit était couvert par la prescription. Il ne retint donc que la plainte en diffamation contre Mme Giachetti, à propos des bijoux. C'est alors que l'affaire se compliqua soudain. De nouveaux documents produits par M. Caruso nécessitèrent un supplément d'enquête, d'où résultèrent de nouvelles charges contre Gaetano Loria, Cesare Romati et un homme Vincenzo Micalizzi Turco. Ce Micalizzi, à l'instigation du chauffeur Romati et de l'agent Loria, avait déposé devant le prêteur que, dans un restaurant de New York, il avait entendu affirmer par un certain Wielmann que M. Caruso était en possession d'une lettre de Loria à Mme Giachetti. Et, d'autre part, Loria s'était vanté à Paris d'avoir suborné ce faux témoin par vengeance personnelle contre le ténor et Mme del Chiaro. Micalizzi, à l'instruction, avoua son imposture et reconnut l'innocence de M. Caruso. En conséquence, Mme Giachetti comparait maintenant prévenue de diffamation, tandis que Romati, Loria et Micalizzi sont poursuivis pour subornation de témoins et pour faux témoignage.

UN MOT NOUVEAU.

L'académien Jean Aicard plaide vigoureusement en faveur des mots "survol" et "survoler" inventés par lui pour dénommer l'opération aérienne des aviateurs.

M. Jean Aicard ergote savamment et, en dernière analyse, son argumentation se réduit à cette formule, déjà utilisée par Molière dans le débat entre Trissotin et Vadius:

"Et ma grande raison est que j'en suis l'auteur".

Avec un peu d'esprit de chicane, on pourrait faire remarquer à M. Jean Aicard que la merveilleuse invention de nos hommes de l'air ne se fonde aucunement sur l'action de "voler". C'est un mouvement analogue à celui des cerfs-volants et non à celui de l'oiseau.

Si donc le verbe "voler" doit être appliqué au transfert des "volatiles" qui se meuvent par "mouvement des ailes", le mot "survol" est absolument impropre, si on l'attribue à un déplacement dont l'hélice est l'unique principe, puisque les "ailes des monoplans, biplans, etc., n'ont aucune part à ce déplacement.

Ceci dit, laissons à M. Jean Aicard la gloire d'avoir trouvé le mot "survol" et qu'elle lui soit acquise jusqu'à ce qu'on en trouve un meilleur.

LA MODE MASCULINE.

On revient aux favoris et aux pantalons à sous-pieds.

La dernière mode masculine, en Angleterre, exige le port des favoris. M. Max Beerbohm a lancé cette nouvelle mode, ou plutôt cette mode ressuscitée et il n'est pas rare maintenant de voir, dans les salons, des jeunes gens qui ressemblent, de façon frappante, aux portraits de leurs arrière-grands-pères.

Au mariage de Marie Lohr, la semaine dernière, la modification des ornements du visage masculin fut particulièrement sensible. Un certain nombre d'amis de l'artiste étaient présents et ce sont surtout les peintres qui sont revenus à la mode de 1830. M. Prinsep portait une haute cravate noire laissant à peine apercevoir le col et plusieurs hommes avaient de tout petits favoris.

On revient aussi aux pantalons à sous-pieds et aux mouchoirs parfumés: c'est le dernier chic pour les jeunes élégants.

THEATRES.

CRESCENT.

Une foule énorme se pressait hier soir au théâtre Crescent pour y voir "McFadden's Flats": c'est donc sous les meilleurs auspices que la saison théâtrale a fait ses débuts.

Les applaudissements et les rires de l'audience ont prouvé aux artistes qu'elle savait apprécier et reconnaître leurs talents.

La troupe, bien qu'elle ne soit pas celle des années précédentes, est admirablement composée, et si Murray et Mack n'en font plus partie, ils sont avantageusement remplacés par deux comédiens de premier ordre dans Tony Murphy et Tim McFadden ont tous les deux remporté vrai succès. En somme, la troupe s'est montrée à la hauteur de la situation et nous ne doutons pas que son succès aille crescendo.

Nouvel envoi de troupes.

San Francisco, 3 septembre — Le croiseur "Cleveland" est parti ce matin pour Corinto avec un détachement de marins de Mare Island et 100 marins du croiseur "North Dakota".

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No. 83 Commencé le 26 mai 1912

LE Docteur Miracle

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Pierre Sales

TROISIÈME PARTIE

Suite.

En Afrique, c'était une excitation cérébrale... et qui durait des heures... tandis que, cette fois, j'étais surtout accablé.... avec cette torpeur de tous les membres qui envahissait très rapidement mon cerveau.... au point que je me sentais m'en aller.... ma langue s'alourdissait.... mes oreilles bourdonnaient.... et puis, c'était.... c'était....

La voix de lord Cateley, si nette tout à l'heure sous l'influence du saisissement, presque l'émoussement que lui avait procuré l'arrivée imprévue de ce Pierre Lebonnier, devenait lourde... lourde.... Ses paupières s'abaissaient.... il essayait de les relever.... Il murmura:

—Voilà.... voilà que cela me prend!.... je.... voudrais tout vous expliquer moi-même.... et .... et je ne vais pas pouvoir... Est ce idiot!....

Son visage se crispait.... ses mains s'efforçaient vainement de faire des gestes: elles retombèrent sur les draps. Lord Cateley ne put ajouter que ces mots:

—Achevez de lui dire, Eva.... et appelez Bamboul.

Malgré cette recommandation, miss Eva commençait par donner des explications, à elle seule.... racontant l'accident du bois de Boulogne.. les soins donnés par le docteur Gévelski.... le traitement appliqué....

Mais Pierre Lebonnier, quoique avec déférence, n'hésitait pas à l'interrompre

—Monsieur votre frère, mademoiselle, a prié que ce.... ce domestique.... ce....

—Bamboul?

—Sans doute, était-il auprès de votre frère, en Afrique?

—Depuis plusieurs années, en effet.

—Alors, son témoignage me sera très précieux!

Miss Eva sonna: Bamboul, qui écoutait sans doute de l'autre côté de la porte, parut immédiatement.

Il entra... c'est-à-dire qu'il se glissa dans la chambre, en referma tout de suite la porte; et, mettant le doigt sur la bouche:

—Chut!.... chut..... Pas parler! faisait-il à miss Eva, tant que Bamboul a pas dit! .....

Et, à voix très basse:

—Sintra persuadé que c'est M. Morel revenu voir massa!....

Cela cadrait fortement avec le désir de Pierre Lebonnier, évidemment approuvé par Jean Le Kerlacq, que sa présence en cette maison fût, jusqu'à nouvel ordre, ignorée de tous.

Pierre Lebonnier qui était en train d'examiner le malade, se tourna vers Bamboul; celui-ci écarta les bras avec ahurissement:

—Moi aussi.... dans le chapeau melon.... dans la valise... moi aussi croire M. Morel devant moi!

—Diable!.... Et Jean Le Kerlacq en se frappant le front: ma valise!.... Il y a un autre domestique ici?

Avant de lui répondre, Bamboul passait dans l'antichambre et en ramenait la valise.

—Qu'est-ce que c'est, demandait alors, d'un ton défiant, Pierre Lebonnier, que.... cet autre domestique?

D'un ton méprisant, Bamboul répondit:

—Sintra!.... Hindou!.... menteur, faux!

Pierre Lebonnier sourit, assez indifféremment, et:

—En tout cas, nous sommes déjà trois dans le secret, et c'est suffisant. J'ignore si ce.... comment l'appelez-vous?... Sintra?

—Oui, massa! Pas aimer massa lord Cateley comme Bamboul!

—Donc.... vous, monsieur Bamboul, qui aimez bien votre maître .... Miss Eva, qui lui est évidemment dévouée corps et âme.... et moi, qui serais enchanté de rendre service, puisque l'on a une telle confiance en moi!.... C'est parfaitement suffisant.... Pas d'autres que nous trois!...

—Mais!.... disait Bamboul, en montrant, du pouce, la porte de la chambre... Sintra bien capable venir écouter!.....

—Alors, conclut Pierre Lebonnier, en jetant un coup d'œil à miss Eva: il faudrait le surveiller.

—Facile! déclara Bamboul.

Il ouvrit la porte de la chambre, montra la pièce suivante, qui était le cabinet de toilette, et alla pousser le verrou qui conduisait de ce cabinet de toilette à la cuisine. De cette façon, Sintra était séparé d'eux par une distance de mètres.

—Maintenant, dit Pierre Lebonnier, je vous écoute, mon ami: je sais déjà, par miss Eva, comment l'accident s'est produit.... miss Eva va avoir la bonté de demeurer sur le seuil de cabinet de toilette, et de tousser de temps en temps, pour que ce.... ce Sintra, ne soit même pas tenté de coller son oreille contre l'autre porte. — Et vous, monsieur Bamboul, racontez-moi bien tout ce que vous avez vu.... tout ce que vous avez entendu.... comment votre maître a déjà été malade en Afrique.... si cela se ressemble?.... si c'est différent? .... Je vous écoute!

Radieux de l'importance que lui donnait ce M. Pierre Lebonnier, Bamboul se répandit en explications.... mais qu'il n'avait jamais le temps d'achever: car, aux premiers mots, Pierre Lebonnier semblait deviner la suite, et la dissit.

Miss Eva ne s'étonna pas: l'homme qui lui avait si bien dégagé sa petite Mary devait avoir la science infuse!

—Où est l'injection de quinine? demandait soudain Pierre Lebonnier.

—Le docteur Gévelski, dit vivement miss Eva, l'apporte lui-même, pour être certain de la dose, et qu'elle soit d'une fraîcheur absolue!

—J'aurais voulu me rendre compte.... Est-ce que, par hasard, il n'en resterait pas dans la seringue qu'il emploie?

—Il remporte le tout, monsieur Pierre Lebonnier!

Mais Bamboul avait un sourire de triomphe: à pas de singe, il se glissait dans le cabinet de toilette; et, comme s'il en avait rapporté le Saint Sacrement, il rampait, à Pierre Lebonnier, une petite cuiller, au fond de laquelle étaient encore quelques gouttes de liquide comme de l'eau.

Cependant, il avait une hésitation avant de la lui donner: car.... ce n'était pas pour Pierre Lebonnier, mais pour M. Morel, qu'il s'était procuré, ce matin, sur l'injection de quinine de Gévelski, la valeur de la petite cuiller pleine: dans le désarroi où l'avait plongé l'annonce du départ de M. Morel pour l'Angleterre, il ne lui en avait pas reparlé.

Mais, déjà, M. Pierre Lebonnier lui arrachait la cuiller.

—Pas rester beaucoup! disait Bamboul.

C'était suffisant, néanmoins, pour un examen superficiel. Pierre Lebonnier lampait, du bout de sa langue, la petite quantité du liquide qui restait. Miss Eva s'était rapprochée, l'interrogeant du regard.

Pierre Lebonnier alla s'assurer d'abord que lord Cateley dormait toujours. Puis, avec un accent très doux, mais très impressionnant:

—Il est bien entendu, n'est-ce pas, miss? et vous aussi, monsieur Bamboul, que vous ne gardez, que nous gardons tous les trois, un secret absolu!....Cela gâterait tout si ces messieurs étaient mis en courant!.... J'en ai votre parole, n'est-ce pas, miss Eva?

—Sur la Bible! prononça gravement la vieille fille, en étendant les mains.

Et Bamboul, quelque converti au protestantisme par lord Cateley, fit toute une série de simagrées qui s'adressaient à ses fétiches africains.

—Mais!.... fit Pierre Lebonnier, en se penchant vers le cabinet de toilette: il me semble que j'ai entendu marcher par là bas?

Bamboul allait s'y rendre Pierre Lebonnier le retint et, d'un signe déférent y envoya miss Eva.

Pendant ce temps, il attirait Bamboul contre lui: et, entre ses dents:

—Pourquoi avez-vous eu cette idée, mon ami, de prélever cette cuillerée de la solution de quinine?

Bamboul fut effroyablement embarrassé: ah! comme il eût voulu que ce monsieur ne fût pas Pierre Lebonnier:.... mais le peintre Morel!.... Et, regardant son interlocuteur dans le blanc des yeux:

—Ah! massa.... massa.... Si massa ne pas être le massa qu'il est.... mais l'autre massa! .... Bamboul plus comprendre.

Pierre Lebonnier demeura impénétrable, puis dit: